

J'ARRIVERAI PAR L'ASCENSEUR DE 22H43

CHRONIQUE D'UN FAN DE THIEFAINE



« Un fan hilarant et émouvant »

la terrasse

« Un monologue mêlant exaltation et humour »

Télérama

« Bien plus qu'un éloge, le portrait pittoresque de ce qu'est un fan »



MISE EN SCENE : LORENZO MALAGUERRA
TEXTE & JEU : PHILIPPE SOLTERMANN

RÉSUMÉ DU SPECTACLE

Ce spectacle interroge l'irrationnel de l'admirateur. Cet irréductible qu'on est tous un jour de sa vie. Il questionne le comportement du fan et sa conviction d'avoir trouvé un compagnon d'infortune, une admiration déraisonnable pour une personnalité que, la plupart du temps, il ne côtoie pas personnellement. Philippe Soltermann avait douze ans. Dans son entourage, un plus grand écoutait «L'Ascenseur de 22h43». Ça a démarré comme ça. (Ça démarre souvent comme ça.)

Ensuite, il a découvert ses disques et ses concerts à chaque nouvelle tournée. Une révélation. Dense. Puissante. Immédiate. Depuis, il a toujours voulu payer ses dettes auprès d'Hubert-Félix Thiéfaine. Des dettes émotionnelles, passionnelles. Il le fait via son médium : le théâtre. Chacun son arme. L'important c'est que l'ardoise soit payée.

A la fois drôle et émouvant, "J'arriverai par l'ascenseur de 22H43" n'est pas un spectacle de fan. Il s'adresse à un public qui a eu la chance de baigner dans l'écriture singulière du chanteur, mais pas seulement : l'essence du spectacle se trouve ailleurs : dans la mise en parallèle et en tension de la vie de son idole et de la sienne.





Sur scène, Philippe Soltermann incarne un hilarant et émouvant fan d'Hubert-Felix Thiéfaine. Comme son personnage, Philippe Soltermann a été électrocuté à l'âge de 12 ans par l'écriture du chanteur. « ça a été mon meilleur prof de français, c'est lui qui m'a donné envie de lire Rimbaud ou Appolinaire ».



Interview de Philippe Soltermann :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le3petit3journal3des3festivals/le3petit3journal3des3festivals3223juillet32019?fbclid=IwAR3N334seXK6d2eIPmCQl7SQvWqnI1vhl5mNc2DUyQNzCzz35dan6u3Nu2cT>



C'est beau !

Télérama

Le comédien livre ici bien plus qu'un éloge du chanteur et de son œuvre : le portrait pittoresque de ce qu'est un fan inconditionnel, avec son lot d'exaltation, de sublimation et de démesure.

la terrasse

Un monologue mêlant exaltation et humour, éclairant le rapport intime qui relie le comédien aux chansons de son idole, au lyrisme de ses textes, à la richesse des références et des inspirations qui font la particularité de son répertoire.

Certains clins d'œil échapperont à celles et ceux qui ne sont pas des intimes de l'univers de Thiéfaine. Peu importe. L'âme de cette création se trouve ailleurs. Dans le regard pénétrant et sensible que porte Philippe Soltermann sur son idole. Et sur sa propre vie.

Ce n'est pas un spectacle de fan. C'est un spectacle qui parle du temps qui passe, des artistes et des chansons qui vous marquent à vie et vous aident à aller de l'avant.



IO Gazette

Le spectateur, amateur ou non du chanteur, garde avec lui des morceaux de poésie à vif.

Toute La Culture.

Philippe Soltermann travaille la structure psychotique d'un fan absolu dans un monologue entre vertige et voltige qui tire un trait « noir passion » sur la fin d'une adolescence.



Dans une écriture vivement ciselée, Philippe Soltermann livre une autofiction habile, juste. On sent qu'il a dépassé ce fanatisme qui l'a tant porté : sa plume sait se moquer de ses excès. Mais elle sait aussi garder cette ardeur qui joue avec la folie sans y sombrer. Ce soir-là, il a interprété son texte avec l'énergie d'un désespéré, condamné à vivre dans l'ombre d'un inconnu. L'acteur donne tout.

NOTE D'INTENTION - PHILIPPE SOLTERMANN

J'avais douze ans. Dans mon entourage, un plus grand écoutait «L'Ascenseur de 22h43». Ça a démarré comme ça. (Ça démarre souvent comme ça.) Ensuite, j'ai découvert ses disques et ses concerts à chaque nouvelle tournée. Une révélation. Dense. Puissante. Immédiate. Depuis, j'ai toujours voulu payer mes dettes. Des dettes émotionnelles, passionnelles. Car, oui, il se trouve qu'entre Hubert-Félix Thiéfaine et mon adolescence, il y a une ardoise. Un dû inquantifiable, mais si réel. Ce monologue, proche d'un soliloque, est un solde pour tout compte déguisé en hommage sincère. Une aventure intérieure qui est passée de la reconnaissance de dettes à la reconnaissance. Tout court.

Mais je ne suis pas le seul. Evidemment. Les chanteurs de la nouvelle génération expliquent souvent, quand un micro leur est tendu, la déflagration qu'ils ont ressentie à l'écoute des albums d'Hubert-Félix Thiéfaine. L'héritage immense que sa musique représente. Leurs dettes, eux, ils ont pu la régler avec l'album «Les Fils du coupeur de joints». Moi, je ne viens pas de la musique. Je parle depuis le medium du théâtre. Chacun son arme. L'important c'est que l'ardoise soit payée.

« On a tous un Thiéfaine quelque part »

Ce texte interroge l'irrationnel de l'admirateur. Cet irréductible qu'on est tous un jour dans sa vie. Il questionne aussi le rapport au fan que je n'ai jamais cessé d'être.

Un monologue qui s'adresse à un public qui a eu la chance de baigner dans cette écriture si singulière, mais également à ceux qui pourraient avoir envie de s'y frotter. Il n'est jamais trop tard pour fricoter avec la poésie. Au fond, on a tous un Thiéfaine quelque part. Un rempart, une balise artistique, un

compagnon d'infortune, une admiration déraisonnable pour une personnalité que, la plupart du temps, on ne côtoie pas personnellement. Au-delà de sa musique, Hubert-Félix Thiéfaine, chanteur atypique, colosse aux vers d'argile,

possède une plume unique, gorgée d'images métaphoriques et philosophiques. Des textes qui, au-delà de leur évidence, abritent de nombreuses références littéraires, cinématographiques et poétiques. Adolescent, ce trésor émotionnel a attisé ma curiosité au point de me guider vers d'autres lectures et m'a, finalement, convaincu de dévorer de la poésie.

Hubert-Félix Thiéfaine a aiguisé mes amours et mes émotions, influencé d'une certaine manière ma plume et ma vision du monde. Il me fallait rembourser cette dette à ma manière. Dans le texte et sur scène. Et, promis, «J'arriverai par l'ascenseur de 22h43».



LE CHOIX DU MONOLOGUE – *PHILIPPE SOLTERMANN*

Le monologue est un complice de toujours. Une exploration perpétuelle depuis la naissance de la compagnie, avec des pièces telles que « Dieu est ma langue », « Je m'adapte » ou encore « Le réflexe de la plainte ». Du point de vue du comédien, j'aime l'exigence, l'attention et la vivacité que le monologue requiert. Dans la phase d'écriture, capitale, il ouvre des possibilités singulières et passionnantes. Une immersion et un cheminement dans la pensée qui fait du seul-en-scène un exercice et un voyage unique.

De par son essence, il permet aussi une structure narrative plurielle. Du récit (le plus courant) au soliloque. Une fois sur scène, le comédien transmet son travail comme peut et sait le faire un conteur. La complicité que peuvent partager le public et l'artiste n'a pas son pareil sous une autre forme théâtrale. Renouer avec l'art du solo me paraissait donc aussi indispensable que légitime. Et c'est « mon » Thiéfaïne qui m'offre ce retour aux sources salvateur.



SOLTERMANN OU L'INDISPENSABLE LUCIDITÉ – FRED VALET - PORTRAIT

La passion pour le théâtre naît parfois avec un ventre gavé de dinde, devant un sapin de Noël et une famille un peu gênée. Dans nos esprits à étiquettes, plus les passions sont gravées dans l'enfance, moins elles sonnent faux. Il faudrait dévorer Tchekhov avant d'avoir digéré un album des Schtroumpfs. Et quand on découvre Philippe Soltermann sur scène aujourd'hui, on l'imagine volontiers faisant pousser ses premiers dialogues dans la robe de maman. On voudrait croire très fort qu'il ne manquait jamais une occasion pour se déguiser, se grimer, se mettre en scène. Se glisser dans la peau de Superman, Guillaume Tell ou le tonton un peu ronchon. Qu'il alignait les poèmes, comme un gamin enchaîne plus volontiers les bêtises. « Tu vas faire du théâtre quand tu seras grand. » Cette phrase, Philippe Soltermann n'y a jamais eu droit. Jusqu'à la vingtaine, la parole a même été son pire ennemi. « Je bégayais. J'étais timide, discret et silencieux. » Raté.

C'est au boulot que la scène a commencé à chatouiller celui qui est né il y a 43 ans à Pully (Suisse). Un boulot comme un autre. Sans grandes ambitions, mais planté dans le réel. Après un apprentissage d'électricien (quand on vous dit qu'il n'a pas grandi dans une famille d'artistes), le bonhomme a bossé pendant trois ans comme éducateur spécialisé. « J'encadrais des autistes adultes. J'étais chargé des animations quand j'ai monté mon premier atelier de théâtre. Je me disais que leur esprit si particulier pouvait donner quelque chose de beau. » Sa passion à lui, pourtant, ça a longtemps été l'alpinisme. Empoigner la roche plutôt que de prendre la parole. Une quête personnelle qui lui a offert un tour du monde, encordé. Du Pérou à l'Himalaya où il a failli perdre ses deux mains dans le froid. Et si c'est le vertige qui lui a offert ses premières sensations, il le retrouve aujourd'hui lorsqu'il s'apprête à grimper sur scène. Sans corde, cette fois. Le théâtre pour le théâtre, ça ne l'a jamais franchement intéressé. Philippe Soltermann vient du rock. Pixies et Hubert-Félix Thiéfaine, même combat. Et on dit souvent que la poésie, la bonne, n'est jamais très éloignée du rock. « C'est la musique qui a guidé mes premières lectures. » Quand, à 26 ans, il décide d'enjamber les frontières pour entrer à l'Ecole Internationale de Théâtre Lassaad à Bruxelles, il comprend que c'est l'écriture qui dictera son avenir. En classe, le grand gamin timide réalise vite que les mots seront ses meilleurs alliés. Comme s'il fallait rattraper ces longues années de mutisme? « Peut-être, oui. » Assurément, même. Grâce au théâtre, Philippe Soltermann a consciemment vaincu ses plus grandes peurs existentielles. Il fallait tuer la bête. Ne plus s'excuser de vivre.

De Bruxelles, il s'installe à Lille avec Marie Fourquet pour fonder la compagnie ad-apte, avant de revenir en terres lausannoises. Depuis, il n'a jamais trouvé meilleures armes à son ceinturon que le monologue, le soliloque, le seul-en-scène. « C'est excitant de comprendre que l'on peut mettre plusieurs traits d'esprit dans la bouche d'un seul personnage. » En 2002, c'est le grand saut: « Je m'adapte » est une satire racontant le quotidien d'un immigré suisse légal à Paris. Un succès en France. Un tollé en Suisse. Provocateur, Philippe Soltermann? « Un peu, dans la vie de tous les jours, mais la provocation est un acte gratuit. Sur scène, je préfère parler de subversion. » Tenter de comprendre, de disséquer, de digérer ce que la société laisse volontairement un peu de côté, sans langue de bois, ni morale. Une grande gueule qui se fout pas mal de ce qu'on peut penser de lui et qui offre au public des clefs de lecture comme autant de questions sur un trousseau. Le regret, Philippe Soltermann ne connaît pas. Même lorsqu'une pièce trébuche. « Quand j'ai monté « Dieu est dans ma langue », sorte d'éloge au plaisir féminin, j'étais persuadé que la pièce allait tourner. Et puis, non. » Mais le succès le suit à la trace : « – je – me – déconstruction – », « Frères humains », « La tendresse d'un steak » ou plus récemment « Il faut le boire », l'angoissé prolifique (ou le prolifique angoissé, c'est selon) aligne les réussites avec une recette qu'il décrit lui-même comme un « état d'alerte permanent ».

Et alors qu'il s'apprête à questionner sa passion pour Thiéfaine dans « J'arriverai par l'ascenseur de 22h43 », il sait qu'il a encore « beaucoup de choses à dire ». Tout ce qu'on demande à Philippe Soltermann, au fond, c'est de continuer à pointer nos petites imperfections d'êtres humains. C'est ce qu'il sait faire de mieux.



NOTE D'INTENTION DU METTEUR EN SCÈNE

Nous ne racontons pas ici l'histoire du fan de Thiéfaine assistant à tous ses concerts, guettant au pied de son hôtel l'arrivée de la star ou cherchant désespérément, le stylo à la main, à obtenir une griffe sur un magazine froissé. Le problème du fan est toujours le même : effacer sa vie en se projetant totalement dans celle d'un autre. Et de cela, il est difficile d'en tirer quelque chose qui dépasse le cliché, qui ne soit pas l'histoire d'un type pathétique. Le spectacle de Philippe Soltermann appartient plutôt à ce que j'appellerais une plongée poétique au centre de soi-même. Bien que sa passion pour Hubert-Félix Thiéfaine soit bien réelle, elle est avant tout le point de départ d'une introspection menée sur le mode apparent de l'association libre, convoquant à la fois les détails les plus anodins de la vie quotidienne comme la parole des grands poètes, dressant par là un tableau du monde aujourd'hui qui dépasse de loin l'anecdote.

Le travail que nous menons ensemble portera sur le fait de se jouer soi-même, de réussir à flirter entre soi et l'acteur qui joue, entre la banalité du quotidien, une certaine nonchalance et les excès que nous vivons tous dans la solitude de notre cerveau. L'écriture de Soltermann possède cette sincérité que l'acteur Soltermann devra aller chercher au fond de lui-même et partager avec le public dans une forme de soliloque que nous souhaitons étrange, drôle et tragique.

Biographie de Lorenzo Malaguerra



Après un master en géographie à l'Université de Genève en 1995, Lorenzo Malaguerra a suivi une formation de comédien à l'École Supérieure d'Art Dramatique de Genève (ESAD) entre 1996 et 1999. En 2001, il crée la compagnie Le Troisième Spectacle avec laquelle il met en scène une vingtaine de spectacles. Il dirige le Théâtre du Crochetan (Monthey, Suisse) depuis 2009. Depuis 2012, il travaille régulièrement avec Jean Lambert-wild, directeur du Théâtre de l'Union - CDN de Limoges. Ils ont créé ensemble le spectacle *La Sagesse des abeilles*, texte

de Michel Onfray; *En attendant Godot* de Samuel Beckett (co-direction Jean Lambert-wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet); *Richard III - Loyauté me lie*, une adaptation de *Richard III* de William Shakespeare; *Roberto Zucco*, de Bernard-Marie Koltès, à la National Theatre Company of Korea (NTCK, Séoul). Ils préparent *Dom Juan ou le Festin de pierre*, une adaptation de *Dom Juan* de Molière, qui sera créé en mars 2019 au Théâtre de l'Union à Limoges ainsi que *Yotaro au pays des Yokais*, avec la troupe du Shizuoka Performing Arts Center au Japon (SPAC).

Lorenzo Malaguerra est également actif dans le monde musical. Il signe avec Alain Perroux des mises en scène de spectacles lyriques avec l'Opéra de Poche de Genève comme *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy ou *Sweeney Todd*, de Stephen Sondheim. En 2018, il signe avec Philippe Soltermann la mise en scène des *Noces de Figaro* à la Haute Ecole de Musique (HEMU).

Il collabore également avec la compagnie de l'Ovale, dirigée par Denis Alber et Pascal Rinaldi. Avec cette compagnie, ils créent *Lou - Cabaret théâtral et déjanté* ; *La Grande Gynandre*, sur des textes de la poétesse suisse Pierrette Micheloud (2016); *Frida Jambe de bois*, spectacle musical consacré à Frida Kahlo (2018).

EXTRAIT DU SPECTACLE

«Mais oui les enfants, le papillon c'est un truc qui vit la nuit comme dans la chanson de France Gall : « Comme un papillon de, comme papillon de, comme un papillon de nuit ». Même si je loue une admiration probablement abusive envers Hubert-Félix Thiéfaine, il est facile de constater qu'en face la concurrence était assez moindre.

Disons qu'Hubert-Félix Thiéfaine il t'emporte dans un monde, un continent de références où coexistent à équidistance Rimbaud, Allan Poe, Baudelaire, Diogène, Ferré, Anabel Lee, Hopper, Bergman, Charles Belle, Schopenhauer, Shakespeare, Nietzsche...

Puis France Gall comme un papillon de, comme un papillon de, comme un papillon de nuit. Donc en effet, il y a une évidence d'aimer Hubert-Félix Thiéfaine et sans autre objectivité je l'admire. Je souffre potentiellement du syndrome de Stockholm... Je l'adulte comme un adulte immature. Je le vénère comme le gynéco fier découvrant une maladie vénérienne.

Je l'encense comme un hippie brûle de l'encens, par réflexe, par habitude... J'aime Thiéfaine sans l'avoir rencontré. Hubert je l'admire comme l'humain est capable du pire. Je l'idolâtre puisque mon quotidien est âpre.

Thiéfaine on lui donnerait le diable sans concessions. Je reviens toujours vers ses anciens albums comme l'enfant adopté cherche à savoir qui sont ses parents biologiques. Je suis le noir cirant ses chaussures pendant la période de l'esclavage, mais j'ai la limite claire dans mon idolâtrie, je ne suis pas Marc David Chapman. Disons que je vais mieux que Marc David Chapman et je me sens plus équilibré que Charles Manson. C'est toujours rassurant, la comparaison avec le pire.

L'orgueil nombriliste longtemps utile pour se cogner la tête contre le mur. J'ai des maniaqueries solitaires, des murs solides pour me cogner la tronche, j'avais honte d'espérer aller bien. Heureusement il est toujours possible d'encore et encore renouer avec la déception. J'ai constaté un jour que j'allais n'avoir plus de pied à force de tirer des balles dedans, j'ai gardé ma tête pour l'unique usage de faire mal aux murs, je veux que ma tête ne soit pas froide à cause d'une balle.

Le concept de survivre dans un pays sans guerre m'apparaît encore un combat important. Aller mieux dans mon cas consiste à grogner plutôt qu'à se cogner. Je jouis de ma posture victimaire, j'ai la tristesse volubile, le narcisse totalitaire pour mieux me taire. Je suis un fainéant du bonheur.»

COPRODUCTIONS

Théâtre Benno Besson
Théâtre du Crochetan

L'ÉQUIPE

Texte : Philippe Soltermann
Mise en scène : Lorenzo Malaguerra
Jeu : Philippe Soltermann
Production & presse : Désirée Domig



www productions-misere.com

Les Productions de la Misère - 1000 Lausanne

Contact

Désirée Domig | +41 78 661 87 74 | daisy@productions-misere.com